

couchers du soleil si communs sous le tropique, et dont ni la plume ni le pinceau ne sauraient donner une idée.

—Eh bien ! mon cher Louis, dit de Montbars à son neveu tout en aspirant à pleins poumons la brise de terre, que te semble de ta nouvelle patrie ? Vois cette végétation luxuriante, ces forêts sombres, ce ciel de lave, de vermillon et d'or.

—Je cherche en vain des paroles pour rendre mon admiration, répondit le jeune comte de Morvan, la langue humaine reste muette et impuissante devant ces sublimes magnificences de la nature ; mon cœur chante un hymne à Dieu !... Oui, ce pays est bien la terre de mes rêves !

Le canal, large d'environ deux lieues, qui sépare l'île de la Tortue de la côte de Saint-Domingue, présente en effet un point de vue bien digne de frapper l'imagination de l'Européen.

Campée au milieu de l'Océan comme une corbeille de fleurs dans un parterre, l'île de la Tortue, couverte d'épaisses forêts, enveloppée de toutes parts excepté au sud, par une formidable chaîne de rochers, nommée Côte de Fer, ressemble à une immense émeraude enchâssée dans une monture d'acier.

Au midi s'étend la grande île de Saint-Domingue, avec ses mornes veinés, aux formes fantastiques et bizarres, ses habitations pittoresques, ses accidents inattendus de terrain produits par des colères de la nature ; à l'occident et à l'orient, le regard se perd dans l'immensité de l'Océan !

—Ainsi, Montbars, reprit le jeune homme en paraissant s'arracher avec peine à la contemplation de ce magnifique spectacle, la terre que nous côtoyons est cette île de la Tortue que les exploits des boucaniers ont rendue si célèbre.

—Elle-même, mon ami. Cette île située sous le 20^e degré 30 à 40 minutes de la ligne équinoxiale, et qui n'a pas plus de seize lieues de tour, fait trembler la puissance de Charles II, et jette un ombre dans le soleil d'Espagne. Il n'y a dans cette île de la Tortue, que six quartiers habités : la Basse-Terre, Cayorme, la Montagne, le Milplantage, le Ringot et la Pointe-au-Masson. Les misérables cahutes qui recouvrent ces quartiers ont vu briller plus d'or sous leurs toits de feuilles de palmier qu'il n'en est jamais entré dans le Versailles de Louis XIV. Ce serait une merveilleuse histoire à écrire que celle de cette petite île, une histoire à faire émigrer de leur patrie tous les jeunes gens avides d'émotions et de richesses !

—Mais si cette île est si redoutable à l'Espagne, reprit de Morvan, comment se fait-il que cette nation ne l'ait point encore soumise à ses armes ?

—L'Espagne a tenté bien souvent cette entreprise, répondit le boucanier ; il n'y a pas dans ces seize lieues carrées un seul pouce de terre qui n'ait été arrosé de sang humain ! Grâce à Dieu, nous sommes restés vainqueurs, et nos ennemis gardent encore le souvenir de la dernière défaite que leur a fait subir le brave de Rossey ! Aujourd'hui, une véritable *armada* serait impuissante à nous ravir ce sol si valeureusement défendu et si chèrement payé.

La conversation de Montbars et de de Morvan fut interrompue par l'arrivée d'un canot qui accosta le navire.

Aussitôt les cinq hommes que contenait cette embarcation grimpèrent sur le pont avec une agilité de singe : ces hommes étaient des boucaniers ; de Morvan se mit à les examiner avec une vive curiosité.

Les nouveaux venus portaient pour habitement deux chemises, un haut-de-chausse et une casaque, le tout en grosse toile : leur tête

était abritée par un espèce de bonnet de feutre ou de drap, ayant un bord devant le visage, et semblable à celui d'un *Carapou*.

Des chausses faites de peau de vache ou de sanglier garantissaient leurs jambes nerveuses des morsures des ronces.

Une petite tente de toile filée, présentant une fois roulée, un très-mince volume, était passé en bandoulière autour de leurs épaules : cette tente leur servait à bivouaquer dans les forêts.

Au côté gauche de leur ceinture ils portaient un étui de peau de crocodile contenant quatre couteaux et une baïonnette ; au côté droit, une énorme calabasse pleine de poudre.

Enfin, un fusil à la crosse extrêmement solide et épaisse, au canon long de quatre pieds et demi et tirant douze balles à la livre, complétait leur équipement.

Ces fusils, fabriqués expressément pour les boucaniers par Brachie de Dieppe et Geslin de Nantes, étaient d'une très-grande portée et d'une extrême justesse : ils coûtaient de trois à cinq cents livres.

L'arrivée de ces étranges visiteurs parut causer à Montbars un plaisir extrême.

—La vue de ces casaques imbibées de sang, de ces figures rébarbatives et de ces longs mousquets, me rajeunit de vingt ans, dit-il à de Morvan en l'abandonnant pour se rendre au-devant des boucaniers.

Il fallait que l'illustre chef de la flibuste fût bien populaire, car à peine les gens du canot l'eurent-ils aperçu qu'ils laissèrent éclater les plus vifs transports de joie.

—Eh bien ! mes amis, leur dit Montbars, quoi de nouveau dans ces parages ? Les pirogues espagnoles essayent-elles toujours de piller nos établissements de la côte ? Les prises sont-elles abondantes ? Le gibier donne-t-il ?

Les Espagnols naissent et meurent voleurs, répondit un des boucaniers : comment voudriez-vous, Montbars, que pendant votre absence ils eussent respecté les habitations françaises qu'ils se hasardaient à attaquer, vous présent ! Quant au gibier, ces damnés hidalgos déguenillés le détruisent avec acharnement, afin de nous réduire à la famine. Si cela continue, il ne restera bientôt pas un sanglier dans les forêts, et les boucaniers seront obligés pour ne pas mourir de faim, de monter sur vos vaisseaux et d'entrer dans la flibuste !...

—Il y a déjà longtemps, mes amis, que vous auriez dû prendre ce parti, répondit Montbars. Moi aussi, j'ai mené votre vie des bois. Je sais les privations qu'elle impose : le peu de profit que généralement on en retire. Six mois de rudes travaux et d'un bonheur suivi ne vous donnent pas la vingtième partie du gain que produit une heure de course en mer.

—Ça c'est vrai, répondit un autre boucanier, mais si notre existence a son côté pénible, ne nous offre-t-elle pas aussi de délicieuses jouissances ! Quelle joie est comparable à celle que nous éprouvons en voyant le taureau sauvage tomber foudroyé sous notre balle, en entendant les aboiements de nos chiens, si féroces quand ils flairent l'ennemi, si doux et si obéissants à notre voix !... La mer présente certes un beau spectacle, mais de combien n'est-il pas inférieur à celui de nos forêts lorsque le soleil se lève !... Il y a des moments où l'on se trouve si heureux, qu'on est obligé de pleurer pour ne pas souffrir !... J'ai vu souvent arriver, soit à l'île de la Tortue, soit au Port-Paix, ou à celui de Léogane, des navires flibustiers chargés des dépouilles espagnoles ; les matelots, excités par l'idée des débauches que l'or allait leur procurer, saluaient le rivage de cris bruyants. Eh bien, je puis vous le jurer, Montbars, jamais la ju-

lousie ne m'est entrée au cœur. Combien l'enivrement moral de ces flibustiers, pensais-je, est loin de ce bonheur intime, profond, inexprimable que je ressens en apercevant, au retour d'une longue, fatigante et dangereuse expédition, le mince filet de fumée qui flotte au-dessus du toit de ma pauvre chaumière !... Avec quelle douce volupté je songe à l'accueil que me prépare celle qui m'attend et qui m'aime : au repos que je vais enfin goûter ! Croyez-moi, Montbars, je ne changerais pas mon humble position contre la vôtre si enviée et si brillante !...

De Morvan, en entendant ce langage sortir de la bouche d'un boucanier, ne pouvait revenir de sa surprise, d'autant plus que l'homme qui s'exprimait ainsi présentait dans toute sa personne l'apparence d'une sauvage énergie et d'une grande rudesse.

—Quel est donc ce boucanier ? demanda-t-il à Montbars, une fois que les chasseurs se furent embarqués dans leur canot.

—C'est un ancien professeur de belles-lettres.

—Est-il possible ? Vous voulez railler ?

—Point : je parle fort sérieusement. La population de Saint-Domingue, mon cher Louis, ne ressemble à rien de ce qui existe ailleurs. Tu trouveras ici des hommes appartenant aux plus illustres familles d'Europe et qui, dénués de toute ressource et réduits à la plus extrême misère, accepteront avec reconnaissance l'aumône que leur offrira ta pitié ; à côté de ces puissants déchus, tu verras des gens, sortis des derniers rangs de la société, étaler un luxe, posséder des richesses et jouir d'une autorité inouïe !

—Quelle est, je vous prie, aujourd'hui, la position de la France à Saint-Domingue !

—Magnifique : la moitié de l'île, au moins, nous appartient. Nous avons sous notre domination le terrain qui s'étend depuis le cap Lobos, au midi de l'île, jusqu'au cap de Samana, situé au nord vers le levant.

Nos possessions les plus riches et les plus remarquables sont : le Port-Paix, le Cap et Léogane. Enfin, une immense prairie, ou savane, sépare presque dans toute sa longueur la partie française de la partie espagnole de Saint-Domingue.

Cette savane sert encore chaque jour d'arène à de sanglantes rencontres, dans lesquelles neuf fois sur dix nous restons les vainqueurs.

Montbars allait continuer ces explications, lorsque le navire jeta l'ancre dans le port de l'île de la Tortue.

—Allons d'abord à terre, mon cher Louis, dit-il ; il me tarde de me retrouver parmi mes compagnons d'armes ! Nous reprendrons ce soir cette conversation. Il faut que j'aie un long et sérieux entretien avec toi ; je te dois une grave confidence.

XVII

Le débarquement de Montbars à la Basse-Terre, bourg situé au pied du fort qui défendait l'entrée de la rade, fut un véritable triomphe : pourtant les boucaniers, habitués aux événements les plus imprévus et aux rencontres les plus extraordinaires, n'étaient pas gens à s'émuouvoir de peu ; il fallait pour qu'ils accueillissent leur illustre chef avec un tel enthousiasme, que celui-ci possédât une merveilleuse popularité.

Montbars, malgré l'empire inouï qu'il savait exercer sur lui-même, montra devant ces témoignages si spontanés d'attachement, une certaine émotion.

Quant à de Morvan, il regardait avec une attention qui absorbait toutes ses facultés la foule si bizarre et si pittoresque des aventuriers.